

**PARIS 8 / MASTER CRÉATION LITTÉRAIRE / ARTEC
NOUVEAU SALON 2022/2023**

**LIVRET DE RESTITUTION DE
L'ATELIER DE LISETTE LOMBÉ**

« S'octroyer une halte et prendre le temps de goûter aux différentes saveurs de la poésie : écriture, collages, slam, petits objets et installations collectives. Inviter les mots et la magie à tous les étages de sa vie. Colorer la grisaille, apprivoiser les hasards. Être corps, étincelle, plume, respiration. Libérer sa parole et sa créativité. »

Avec ces mots, Lisette Lombé propose sa propre définition de la poésie : une discipline qui franchit en permanence les frontières entre les différentes pratiques artistiques, pour permettre une parole plus libre et accessible.

Artiste plurielle, Lisette Lombé alterne performances, œuvres plastiques littéraires ou même hybrides, dans lesquelles les collages se mêlent à une écriture lyrique, presque orale. Elle est notamment l'auteur du roman *Venus Poetica* (L'Arbre à paroles, coll. If, 2020) et du recueil de poèmes *Brûler brûler brûler* (L'Iconoclaste, coll. L'Iconopop, 2020). Ses œuvres, empreintes à la fois de douceur et de rage, sont l'expression de son militantisme de femme belgo-congolaise, de mère, d'enseignante. Elle y défend avec passion les personnes racisées ou minorisées, en dépeignant leurs luttes, leurs sexualités, les oppressions qu'elles subissent, sans tabous et sans mâcher ses mots. Elle est également co-fondatrice du collectif L-SLAM, dont l'objectif est d'accompagner les femmes slameuses dans l'écriture de leurs textes et leur première montée sur scène.



Indépendance Cha Cha,
collage de Lisette Lombé.

Le 6 mars 2023, dans le cadre des rencontres avec des professionnels lors du Nouveau Salon mis en place par Lionel Ruffel, les étudiant.e.s du master de création littéraire et du master ArTeC de Paris 8 ont suivi un workshop dirigé par Lisette Lombé. Cette rencontre de cinq heures a débuté avec un échange, au cours duquel la poétesse et slameuse a récité plusieurs poèmes issus de *Brûler brûler brûler* et répondu aux questions des étudiant.e.s.

L'entretien a majoritairement tourné autour de son rapport à l'écriture et au slam, afin de comprendre comment s'articulaient ces deux disciplines dans son travail artistique. S'en est suivi un atelier pratique durant lequel les étudiant.e.s ont appris à rédiger des poèmes en temps limité et à les dire devant un public, selon les règles du slam.

Ce livret est conçu dans le but de prolonger l'expérience vécu lors de cette rencontre et donner une autre vie aux créations qui en sont nées.

/ NEDJELKA COSICH

/ J'existe

J'existe, en déséquilibre.

J'ai besoin de le dire à quelqu'un.

De vous le dire à vous.

Quand je grimpe,

Quand je m'agrippe.

J'existe.

Je vous le dis à vous, maintenant.

Maintenant c'est quand ?

C'est quand j'avance,

Quand j'escalade,

Quand je grimpe vers le sommet.

Quand je gravis notre falaise,

Quand j'ai moi, le courage d'escalader une falaise de huit mètres.

Mais il y a aussi un garçon sur la falaise,

Il y a toujours un garçon quelque part.

Et partout où il est,

Je m'efface, je me soustrais.

Partout où il est,

Je suis, ou je deviens ? Moins que le garçon.

Beaucoup moins que le garçon.

Lorsque derrière moi il termine son saut de l'ange sublime,

Alors qu'il touche l'eau à la vitesse de la lumière,

Je suis déconcentrée, je suis aspirée.

IL-me-fascine.

Tandis que je m'accroche pour ne pas tomber,
Je l'imagine déplier derrière moi la soie masculine de son harmonieux squelette.

Et en haut, du plus haut,
du plus haut,
du plus haut de nos rochers,
Je le vois qui saute en fermant les yeux.

Comme un prince.

Lui l'athlète à qui tout réussit, lui le meilleur en waterpolo,
Le bon fils à sa maman, le bon fils à son papa.
Lui qui ne déçoit jamais personne,
Lui qui comble toutes les attentes.
C'est toujours lui le champion.

Alors, c'est lui qui existe ?

Mais je veux exister aussi moi. Alors je m'accroche à la falaise,

Je m'accroche,
Je grimpe,
Je m'agrippe.

Je m'accroche,
Elle me porte,
Elle me tient,

Je m'accroche, je me rapproche et j'existe !

Même en déséquilibre,
Même cachée pour toujours, derrière le garçon,
J'existe.

Mon cœur revient dans mon corps.
Il est mou, il est tendre,
J'existe.

Alors je m'accroche, je continue de grimper.

Plus haut ! Huit mètres !

Je vais plonger de huit millions de mètres,
Au dessus de ma vie de limace.

Si je ne glisse pas,
Si je ne dérape pas,

Je vais toucher l'eau et me transformer en papillon en bas.
Oui si la crampe dans mon bras gauche ne m'immobilise pas,

Je serai un papillon ?
En bas.

Non, non pas maintenant la crampe je lui dis,
« Là, tu te tais et tu me laisses grimper. »

Dernier rocher, dernier rocher, dernier rocher,
Je le tiens, ça y est j'y suis !

J'existe plus fort,
Que toutes les batteries de téléphone,
Du monde !

Derrière moi, le plongeur du dernier garçon me déséquilibre encore.

« Rien à foutre.
Je vis en déséquilibre ! »

Arrivée au sommet, je me mets debout,
J'ai les mains écorchées, je saigne,

Mais j'existe !

Je ne compte pas les temps,
Je ne me donne pas un courage artificiel,
Je lance mes bras et tout mon corps dans tous les bleus qu'il y a autour.

Mon corps tombe d'abord comme une pierre,
Puis comme un oiseau,

Entre le ciel et l'eau,

J'existe !

///

/ IVAN BERQUIEZ

je suis en retard
le RER B est en retard
et maintenant c'est moi
 moi qui ne suis jamais en retard
moi je suis en retard
je regarde par la fenêtre
et je ne vois rien
 rien des stations et des jardins
 rien des usines et des chemins
je ne vois rien
je suis en retard
alors que j'ai tant attendu
 je t'ai tant attendu
et tu m'écris tu me dis
tu es passé
 passé frontières
 passé passeport
 passé présent
je ne vois rien
 rien que toi bientôt
 après tout ce temps maintenant
je sors, si loin ici
je cours je cherche
j'ai peur je veux
j'avais imaginé tant
j'ai raté le moment
en moi des flèches retombent
 des théâtres s'effondrent
 et des films s'éteignent
je suis en retard
 raté le moment
je cours je cherche
 les halls vides
 les panneaux électroniques
 les enseignes mortes
et puis tu es là
 tu es là tu es là

je te vois tu es là
et juste comme ça
moi aussi je suis là
l'élastique étendu entre nous
 revient à sa forme
 ronde et tranquille
 rouge initiale
entre nous plus de mer
 de vigiles
 ni d'interdits
entre nous seul le tissu absorbe
 les coups des cœurs
 qui ne cassent pas
 juste qui toquent
 toquent
 toquent
 nous sommes là

///

/ SARAH CLÉMENT

Je sais que j'existe parce que je sais que je me le dis. Je me dis : là, j'existe. Ou plutôt non ; je me dis c'est maintenant, maintenant, cueille le présent comme disent les latinistes. Je me dis, je suis bien, maintenant et ça ne va pas durer ; ça ne va pas durer car rien ne dure, rien ne dure, rien ne dure, rien ne dure, et pourtant tout est dur, tout est difficile. Mais pas maintenant. Maintenant, je sens mon corps lové comme celui d'un chat contre le sien, celui d'un chien. Je sens mes fesses et ses hanches, je l'entends respirer.

Des draps lavés 137 fois, un verre d'eau rempli 1074 fois. 1500 jours de lèvres embrassées, de sexes et d'épaules caressés, des milliers de jours où les doigts sur les joues, où les doigts entre les doigts, où les mots, quatre cent milliards de mots.

Ecole, mère, Iran, travail, les prochaines vacances, Afghanistan, mettre de l'essence, ouverture, vaisselle, Joe Biden et Angela Merkel, les rêves, tes potes, ta sœur, mes frères, les pronoms, tes cheveux blancs, nos poils, le temps, la pluie, le sexe, les enfants, se rembourser, l'engagement, les serviettes mouillées, la douche cassée, ta bague dans les chiottes.

J'ai chaud, je suis une boule de peau, de poils et d'organes abritée par le toit du monde contre des briques de velours. Ça sent la peur et la pizza.

Demain je pleurerai mais maintenant non, elle est là.

Je n'existe qu'au présent.

///

/ LOUIS VODOZ

il faut compter jusqu'à 10
mettre de la colle sur tes paupières
il faut compter jusqu'à 10
te laisser transporter par la descente
comme une
boule sans libre-arbitre
1 d'abord le baiser gelé
du vent dans la bouille
2 les boyaux qui remontent
jusqu'au cœur
3 la peur qui revient
c'est un bon truc pour finir
écrabouillé sur le béton
on verra ce qu'il y a
là-dessous
on verra ce qu'il y a
là-dedans
4 c'est quand même con
c'est un jeu de couillon
alors tu ouvres les yeux
tu n'as pas tenu jusqu'à 10
à contresens
sur la mauvaise voie
tu ouvres les yeux
la nuit s'étale sans contour
quelques étoiles l'allument
les grillons
l'herbe
la route
il ne faut pas compter
non
le temps s'en chargera bien tout seul

///

/ CÉLINE DAUVERGNE

/ Instantané

D'une plage de la rivière
 d'une fin d'été
 de la seizième fin d'été

Il me fallait la fin
 il me fallait l'effort
 l'effort a donné l'intensité des fesses nues sur la plage de la rivière

Quatre fesses nues au milieu du monde
quatre fesses nues ensablées de la seizième fin d'été au bord du monde

Je regarde la rivière

 rochers torrent rivière
 vipère sauterelle rivière
 l'ombre de la forêt
 et les
absences

Je ne les regarde pas je les entends
Anna est près de moi je ne sais pas si elle les voit
Anna et moi ça fait deux femmes nues allongées sur le sable de la rivière
l'intimité la sensualité son visage nos mots sans conséquences le temps
 tout le temps
 tout le temps de la vie
 tout le temps de

la
 [vie qui peut s'arrêter là

qui ne s'arrête pas là

 nos trente et un ans d'amitié ne s'arrêtent pas là

///

/ NASSERA TAMER

C'est l'été, la fin d'après-midi d'avant
L'été, la fin d'après-midi épuisée, électrique
L'été, la fin d'après-midi pleine de pollen, de sueur
L'été de l'enfance à jouer
à l'élastique
à la corde à sauter
au ballon
à la cage d'écureuil
au grand toboggan
au bac à sable
à tous les jeux inventés
à jouer douwer
on dit douwer d'où je viens
c'est après que j'ai appris dehors
l'été, la fin d'après midi suspendue un instant
l'instant de quelques notes de musique
la musique mécanique du camion de glace
la musique que j'entends encore
il arrive le camion, tout rond, tout blanc, tout rose
il tourne à l'angle de la rue Florimont Laurent et la rue Paul Véronèse
ma rue
un mouvement subtil
la marmaille alors dispersée
en poste
au bas des immeubles
sous les fenêtres
alors les cris
sauvages
savoureux
braves
enragés 1 franc crié à plein poumons
suppliant la pièce jetée de tous les étages
maman alors le choix cruel
maman un pousse-pousse, une fusée, une boule vanille ou fraise
maman une glace schtroumpf
 un esquimo
 maman
 maman
 1 franc

///

/ NINA THIRION-ABAD

/ Comme une coquille

Je ne peux pas me lever
J'ai le cœur qui bat
Mais pas au bon endroit
un deux, un deux
J'ai le cœur qui bat
Le cœur qui bat dans la tête
La tempe qui tape, tape
Pulsations binaires
un deux
Marteau qui frappe
Clou, clou,
Clou qui rentre
Derrière l'œil
un deux, un deux
Ça tape, tape dans le crâne
Et le crâne s'ouvre
Nausée
Je ne peux pas me lever
Mon cœur bat
sous le crâne qui se fissure
comme une coquille
Une coquille d'œuf
Le blanc visqueux sort par l'entaille
Se répand
sur l'oreiller
un deux
Je ferme les yeux

La lumière vibre
La lumière tape dans la tête
La lumière traverse les paupières
Comme un clou
sous un marteau
qui craque un œuf
Fissure
Blanc visqueux
Je crie, crie
Oublier la douleur
Je ne crie pas
J'ai mal de crier
Je ne peux pas bouger
Je ne peux pas ouvrir
la bouche
Je ne peux pas ouvrir
les yeux
La migraine m'a clouée
à l'oreiller de plumes
Craquelée
craquée
ouverte
brisée
Et la lumière passe
traverse
transperce
derrière l'œil
par la fissure
par l'entaille
minuscule
et tape dans la tête
tape, tape dans la tête.

///

/ EZRA PONTONNIER

C'était un week-end. Vous savez que *week end* ça veut dire fin de semaine,

parce qu'en vérité la semaine dure sur le week-end, elle ne le respecte pas, la semaine ne reste jamais *en dehors* du week end. Elle inonde elle inonde, la semaine ne reste jamais EN DEHORS.

La semaine c'est tout. Le week-end n'est pas en dehors.

Ça n'existe pas, l'extérieur de la semaine.

Une semaine, enchaîne sur une semaine. 53 semaines, 54 ? 57 ? Semaines enchaînent, chaînes, pignons, moteur, le temps tourne.

On dit week-end pour différencier la fin de semaine ouvrée de la fin de semaine ouvrable.

Moi je - ni ouvrée ! ni ouvrable ! moi je vous raconte la semaine en fin ouverte.

D'habitude les fins ouvertes, ça fait chic, ça fait trouble, ça dit : « si t'as suivi ce que je te raconte, si t'as le cerveau bien monté sur les pignons de mon histoire, alors tu sais la suite. » La fin n'est ouverte que pour les idiots, ceux qui sont pas rentrés dans le livre ou dans le film.

Alors là oui, la fin est ouverte comme une porte,

une porte tu-la-vois-tu-la-prends,

une porte d'évacuation. Une porte « Prière de vous évacuer. »

Porte que tu prends dans un sens, dans un autre, puis dans un autre et dans un sens.

Dans les deux sens cette porte fait sortir.

Elle fait sortir cette porte. C'est une fin ouverte.

La fin est ouverte.

Je vous parle pas d'ouverture chic branchouille cocktail palme carte

Je dis : la fin ouverte c'est la fin des bordures.

J'ai vécu une fin de semaine ouverte.

Ma

fin de semaine ouverte.

Ouvrir ma semaine. Sortir le café du fond de la tasse, s'asseoir sur le sol qu'on a lavé mais dont on avait pas profité, retrouver un vieux carnet où j'avais commencé à écrire mes mémoires, le relire, trouver ça pas mauvais. Sortir des pinceaux, mélanger des couleurs dans les verres.

Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui s'ouvre à ce moment de la semaine ?

Dehors des nuages dodus me faisaient avoir froid et chaud.

Je me suis juste allongée, samedi soir, sous un faisceau de lumière crépusculaire.

Et alors

13 heures sont passées.

Le vert est devenu orange.

///



/ SILOË SAINT-BLEUET

En ce moment
Et cela m'embête de commencer par « en ce moment »
Mais en ce moment, j'existe quand je ne pense pas.
Pas. Direct j'ai envie de doubler le « pas » et d'écrire Papa
Est-ce qu'il y a un seul texte où je n'ai pas écrit Papa ?
En vrai je crois
Et là je me rappelle d'un vieux cours de linguistique
Enfin je me rappelle d'une chose d'un vieux cours de linguistique
Je ne me rappelle pas de la salle, pas du sol, pas des autres, pas du
genre de la prof ni de son
possible collier laid, pas de la température, pas
de l'année, pas
de l'ennui
Je me rappelle du mot « pas »
De l'info sur le mot « pas »
Je vous la dis ?
Je vous la dis :
« Pas » est devenu une négation à partir du mot « pas »
Le mot « pas » au sens de pas de marche, pas de jambes, pas de pieds et pas de
bourrée
Avant on disait « je n'avance pas d'un pas »
Et puis on a découvert que c'était plus simple de dire « je n'avance pas »
tout court
« Je n'avance pas » ça va plus vite
Même si je n'avance pas
Et comme le temps c'est de l'argent
(Chose que j'ai découverte à 26 ans)
(Chose que j'aimerai bien oublier)
Et qu'il faudrait pas parler trop longtemps
On a plus dit « je n'avance pas d'un pas »
On a juste dit « je n'avance pas »
Et pas
(Je suis effrayée parce que je suis partie dans un cours de grammaire et que je ne
voulais pas)
Mais « pas » justement on l'a collé à d'autres verbes
Comme vouloir
Je veux pas
Comme aimer
J'aime pas
Comme pleurer
Je pleure pas
Et je m'arrête là

Moi je préfère le pas de pied au pas négation, le pas du non
Alors je vais faire un pas
Un pas pour Papa
Évidemment
Un pas pour les choix
Un pas pour la marmelade
Et un pas pour la soldate
Oui même un pas pour la soldate
Quand on sait compter et qu'on compte ça fait 4.
4 c'est mon chiffre détesté
Enfant chaque chiffre était un personnage
Et 4 était la fille sérieuse
Mon chiffre c'est 5 selon un test facebook
Ou 6 selon moi
Je ne sais pas qui croire
5 est la mère. 6 est jolie et amoureuse de 7.
Au tout début je voulais parler de quand j'existe
Et quand j'existe en ce moment je sais que c'est quand je ne pense pas.
Quand j'écris je pense
Mais différemment de quand juste
Je pense
Et quand je parle
Quand je parle
Quand je parle
Je ne sais plus si je pense.

///

/ LIKA MANGELAIRE

les sirènes
du port d'Alexandrie
échouées dans la cave d'une boîte
ça se conserve pour toujours, une chanson
cinquante et une bouches
les mêmes paroles
ça sent le poisson et on est poisseux·ses
de transpiration nos aisselles qui suintent
d'alcool dans le sang nos veines qui brûlent
d'amour qui sort de tous nos pores,

les sirènes du port d'Alexandrie

et nos baskets qui collent par terre
et nos paroles qui collent au ciel
et nos cordes vocales qui se déchirent pareil

son visage tient
dans une main, la mienne
besoin d'un infini pour contenir la Terre
elle et moi c'est juste dans ma main
nos bouches font comme ma bouche
quatre minutes vingt quatre
et nous sommes devenu·e·s
sel,
marée basse qui laisse entrevoir les coquillages,
sable entre les orteils,
ça pique mais ça veut dire qu'on revient de la plage,
pinces de crabes et queue de sirènes,
presque les coquillages et crustacés de la plage abandonnée,

écume transparente comme nos baves,

nous connaissons toutes les mêmes paroles et ce sont

nos chants de nuits.

///

/ VERONIKA ISTOMINA

Les couleurs brûlées d'enfances paranoïaques
étirées dans un monde des tous pareils, de tous identiques
se mélangent sous des flashes qui pulsent.

La légèreté dans un monde qui fume est enivrante.
Le ciel industriel est celui que tu choisis.

Nul brin d'air ne peut sortir ne peut entrer.
Ton corps est un bloc soudain impénétrable.
Dans tâtonnement immobile, effrayé de respirer,
attends
et frappe
avant que le sauvetage
ne devienne impossible.

Tapent de coups sourds de l'intérieur de la poitrine tous les mots qui n'ont jamais
sonné, nécessaires pour évacuer l'air d'une douleur stagnante en ouvrant les
écluses par un geste lourd d'une arme inadaptée, d'une arme accidentelle.
Te frappe, elle.

D'un coup,
la pression baisse, la jauge revient à la norme.

Le corps se réveille de l'anesthésie.
Tu presses
la peau brûlante
te rappelant que tu respirez quand même
Dans le feu du ciel industriel.

///



RECONSTITUTION DE L'ENTRETIEN, À PARTIR DES ECHANGES ENTRE LES ETUDIANT.E.S ET LISETTE LOMBÉ /

Dans tes œuvres, et notamment dans ton recueil de poèmes *Brûler brûler brûler*, on ressent une certaine oralité, un certain sens du rythme. Quel est, selon toi, le lien entre la poésie et le slam ? Penses-tu au slam dès l'écriture de tes textes ?

Lisette Lombé : *Brûler brûler brûler* était une commande de l'éditeur mais, quand j'écris, il y a avant tout une intention de partage ; mes textes ont pour vocation d'être dits. Alors, au moment de l'écriture, je me pose toujours la question du lyrisme et je tente de créer une musicalité, en choisissant les mots qui sonnent le mieux ou en utilisant des répétitions. Ensuite, je fais des allers-retours permanents entre l'écrit et l'oral : je change des mots, j'ajoute des respirations, de l'émotion... Quand mes poèmes sont écrits, j'ai l'impression qu'ils arrêtent de vivre, qu'ils sont figés sur le papier — mais quand je les slame, ils bougent tout le temps, se ré-écrivent pour s'adapter à mon humeur.

Quel est ton processus d'écriture ?

LL : Pour écrire des poèmes comme ceux de *Brûler brûler brûler*, je tente de me connecter à l'environnement en allant marcher. Je marche sans écouter de musique et sans prendre de notes : j'essaye de m'imprégner du monde qui m'entoure, de ses odeurs, de ses sensations, jusqu'à saturation. Arrivée à la maison, je recrache tout sur le papier, en écriture automatique. C'est une écriture du jaillissement. Je laisse ensuite poser cette matière pendant un certain temps avant de revenir dessus et de lui donner du corps.

Comment travailles-tu ton slam, ta voix, ton souffle ?

LL : Je ne travaille pas ma voix ou mon souffle comme le ferait une chanteuse. Je pense que le slam n'est pas une question d'oral, mais plutôt une volonté de partager quelque chose. Lorsqu'on slame, on donne de sa personne : il faut se rappeler qu'on n'est pas là pour séduire et accepter de trembler, de postillonner, d'avoir des auréoles sous les bras !

Peux-tu nous expliquer la scène slam en Belgique ? Quel est le rôle du collectif L-SLAM, que tu as co-fondé en 2015 ?

LL : En Belgique, c'est un art qui est né dans la rue et dans les bars. Pendant longtemps, c'était un domaine presque exclusivement masculin mais les femmes s'y sont peu à peu fait une place. Si aujourd'hui il y a une très grande majorité de slameuses et slameuses en Belgique, le slam reste un univers difficile pour les femmes, qui sont vite perçues comme hystériques lorsqu'elles mettent de l'émotion dans leurs performances.

Avec mon collectif, L-SLAM, j'essaie de contribuer à cette expansion de la scène slam féminine, en allant chercher les femmes dans un cadre prévu à cet effet et grâce à un système de marrainage, où des femmes plus expérimentées accompagnent des débutantes. Ce système permet donc de faciliter l'accès des femmes à cet univers artistique, tout en les aidant à combattre leur sentiment d'illégitimité.

En France, le slam semble beaucoup moins développé qu'en Belgique. À ton avis, à quoi est due cette différence ?

LL : J'ai l'impression qu'en France, les différents domaines artistiques sont beaucoup moins poreux qu'en Belgique. Chez nous, le slam est reconnu comme une pratique littéraire à part entière. C'est un dispositif qui permet de dépoussiérer la poésie et de l'ouvrir à un nouveau public, grâce à des tribunes pour les slameur.euse.s ouvertes à tous.te.s. En France, la poésie reste un milieu vieillissant et très classique, qui a du mal à s'étendre !

Ce livret est issu de l'atelier de Lisette Lombé qui a été dispensé dans le cadre des rencontres avec des professionnels du Nouveau Salon de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis avec les étudiant.e.s des Masters Création Littéraire et ArTeC.

Responsable
Lionel Ruffel

Préparation de la rencontre
Céline Dauvergne
Nina Thirion-Abad
Sarah Clément

Textes
Étudiant.e.s du Master Création littéraire et ArTeC de l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis

Nedjelka Cosich
Ivan Berquiez
Sarah Clément
Louis Vodoz
Céline Dauvergne
Nassera Tamer
Nina Thirion-Abad
Ezra Pontonnier
Siloë Saint-Bleuet
Lika Mangelaire
Veronika Istomina

Conception éditoriale
Veronika Istomina

Relecture et correction
Ezra Pontonnier

Illustrations
***Indépendance Cha Cha*, collage de Lisette Lombé**
Photographie d'Ezra Pontonnier
Photographie de Veronika Istomina

Les étudiant.e.s des Masters Création Littéraire et ArTeC de l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis remercient le Centre National de la Danse de leurs avoir accordé les lieux pour la tenue de l'atelier.